



La musique ralentit, nous nous regardons. Nous ne savons pas où nous nous trouvons.

C'est la première chose qui lui vient à l'esprit, je peux le voir sur son visage. Où sommes-nous ? Pourquoi dansions-nous ? Qui sont ces gens ?

Je sens sa main glisser doucement de la mienne, elle est un peu plus grande que moi, de grands yeux noisette perdus, aux reflets multiples, une bouche à se damner. Elle cherche un point de repère, elle commence à s'affoler, je passe une main sur sa joue pour la calmer. Elle me regarde enfin.

- Qui- qui êtes-vous ?
- Je...

Qui suis-je ? Je me rends compte à l'instant que je ne connais pas mon nom, je ne sais pas qui je suis.

- Je ne sais plus.

Nous nous trouvons dans une grande salle de bal, de nombreux miroirs aux dorures magnifiques nous renvoient notre image, et pas une seule porte. Une dizaine d'autres couples continuent de danser. Je m'approche d'une des grandes fenêtres, je tiens toujours sa main dans la mienne, elle s'est accrochée à mon bras. Pour rien au monde, je ne voudrais qu'elle ne s'en aille.

À travers la vitre, je distingue les lumières d'un jardin à la française. La fenêtre n'a pas de poignée, ni de gonds.

Je ne m'en suis pas rendu compte mais la musique a repris. S'était-elle vraiment arrêtée ?

- *You're just too good to be true, can't take my eyes of you...*

Je suis sûr d'avoir déjà entendu cette chanson quelque part, j'ai connu son interprète, mais plus je tente de me souvenir, plus ma mémoire me fait défaut.

Je parcours la pièce à la recherche d'une explication, sans succès. Pas d'orchestre, pas d'enceintes, la musique semble simplement nous envelopper.

Nous nous asseyons.

- Que pensez-vous que nous faisons ici ? , me demande-t-elle.
- Je n'en sais rien. Mon souvenir le plus ancien, c'est votre regard à la fin de la dernière danse.

Elle esquisse un sourire mais ne répond rien, elle se contente d'allumer une cigarette tirée de son sac. Je ne peux m'empêcher de la détailler dans sa robe de soirée rouge. Elle est très belle.

Alors que nous regardons les autres couples qui ne se sont pas arrêtés de danser un seul instant, sans un mot, comme hypnotisés, impassibles, mon regard est attiré vers l'immense miroir au

fond de la salle. Un homme vient de passer au travers, littéralement, comme s'il eut s'agit d'un simple rideau d'eau. Il est vêtu d'un costume impeccable, veste noire sur gilet crème, un haut de forme légèrement penché sur le côté gauche. Il porte un masque, comme une espèce de loup, qui transforme le haut de son visage en celui d'un lièvre.

D'un air nonchalant, il se dirige vers nous, jetant parfois des regards amusé aux danseurs qui le frôlent.

- En voilà quelque chose d'intrigant, ces messieurs-dames ont arrêté de danser. Ce n'est pas exactement conforme aux habitudes de la maison, vous devriez le savoir... Nous allons devoir rectifier cela !

Je ne comprends que trop tard, lorsqu'il saisit la main de ma cavalière qui me regarde, interloquée. Il prend de l'élan, l'entraîne avec lui dans quelques pas de valse, puis saute par une fenêtre, la brisant avec un grand bruit. La musique stoppe brusquement et les danseurs disparaissent, comme un brouillard qui se lève.

D'abord figé, je me rue vers la fenêtre, je me coupe la main sur un des éclats de la vitre, mais je ne plonge mon regard que vers un noir profond. Je ne vois rien.

J'hésite un moment, puis je saute.



Je me réveille au son d'une musique cubaine. Je m'étire longuement, mes muscles me font atrocement mal. J'ai fait un rêve mouvementé cette nuit, mais impossible de m'en rappeler.

Je sors du lit et monte le son de la chaîne jusqu'à ressentir les vibrations des percussions dans mon sternum. J'esquisse quelques pas de danse en me rendant à la salle de bain. J'ai une journée de cours devant moi et une furieuse envie de me recoucher.

Je pars finalement en retard pour le boulot. En sortant du métro, devant la Sorbonne, je reçois un texto de Pierre : « Soirée chez moi ce soir, tâche de venir pour une fois. »



Je n'aurais jamais dû me rendre à cette fête. C'est d'un emmerdement profond, abyssal. Je me suis laissé tomber dans un fauteuil club de dépit, un gin à la main.

Et ça jacte, ça papote, ça n'arrête pas. Une putain de basse-cour dans un appartement cossu. Pierre pourrait balancer du maïs sur la moquette qu'elles se jetteraient toutes pour le bouffer. Oh, il y a bien d'autres mecs, mais ils ont pris leur parti, Pierre ne pourra pas toutes les avoir, il faudra bien quelqu'un pour les consoler, voilà pourquoi ils sont là.

La loi de la jungle. Le coq, les poules et les renards.

J'ai rencontré Pierre il y a plus de quinze ans, en terminale. C'était déjà le beau gosse du groupe, toujours à tirer les gonzesses en premier. Il faut savoir qu'à cette époque, plusieurs filles ont tenté un « grand chelem », sortant tour à tour avec tous les mecs de notre petit

groupe. Mais la vérité, c'est qu'elles venaient toutes d'abord attirées par Pierre. Il dégagait déjà une espèce de charisme solaire, et nous gravitions autour de lui tels des planètes de Son système. On ne s'en plaignait pas vraiment, on s'amusait réellement, on sortait, on refaisait le monde. Enfin c'est une époque révolue maintenant, nous avons tous plus ou moins bifurqué après la fac et je crois bien que je suis le seul qui le voit encore. Peut-être que finalement je suis celui qui est le plus accro, tout en étant le plus sarcastique. Allez savoir.

Je tente de m'absorber dans la contemplation d'un tableau abstrait histoire d'en tirer quelque chose mais soit j'ai trop bu de gin soit c'est une croûte immonde.

- C'est une croûte immonde.
- Hmm.
- Tu permets que je vide ton gin ?

Silence gêné.

- Et sinon qu'est-ce que tu fous encore ici ? Je croyais que tu en avais marre de ces petites fêtes de blaireaux mal dégrossis ? Ce sont bien tes termes n'est-ce pas ?
- Je t'emmerde Marie.
- Ah, au moins pour me renvoyer chier il te reste du vocabulaire. Enfin je suppose que tu as eu le temps d'y réfléchir depuis que je t'ai demandé des explications pour cette petite pétasse de ton cours de dessin.

Je suppose qu'elle marque un point. Je suis sorti avec Marie pendant plus de deux ans, mais nous n'avons jamais emménagé ensemble. Nous savions que l'on se boufferait l'un l'autre. Nous nous entendions merveilleusement bien cela dit, sans doute grâce au même détachement vis-à-vis de nos relations, au même esprit cynique et au même regard désabusé que nous portions sur le microcosme parisien plus ou moins bobo.

Jusqu'au moment où j'ai commencé à draguer Emilie, une de mes élèves. Ça a commencé comme un petit jeu, celui du maître et du disciple – elle était vraiment douée – et je me suis laissé entraîné, avec peu de réticences, c'est vrai. Nous avons finalement fait l'amour dans un amphithéâtre désert, puis démarré une relation. Relation vite mise à jour par Marie, quand celle-ci passa chez moi, à l'improviste, et qu'elle nous trouva à poil dans le salon. C'était il y a deux mois.

Je me lève pour remplir mon verre derrière le bar art déco de Pierre. L'embarras du choix. Je reste fidèle au gin, c'est déjà ça. Elle s'est placée de l'autre côté du bar, et me regarde fixement. Elle a toujours ces yeux d'un vert profond, des cheveux blonds en cascade qui encadrent son visage et une putain de bouche de suceuse. Je vide mon verre d'un trait.

- Et tu comptes rester comme un con à me regarder sans un mot ou tu as quelque chose à me dire ? Je t'ai connu largement plus volubile.

Je me ressers, fais le tour du bar, dépose un baiser sur la joue de Marie et sors de l'appartement. Je n'aurais pas dû venir, je le savais.

Une fois dans la rue, je lève les yeux, elle est là, évidemment, au balcon, une clope à la main, les accords de la soupe pop qu'écoute Pierre habituellement me parviennent étouffés. Elle

continue à me fixer, puis finalement se redresse, balance son mégot dans la rue et rentre. Je finis mon verre, le lance au hasard en arrière et me dirige vers l'entrée du métro.

- Et c'est parti, dis-je pour moi-même.



J'ai trois changements avant d'arriver chez moi, autant dire une bonne heure dans le métro. Comme d'habitude tout le monde a le visage fermé. Ville d'autistes. Tout le monde dans sa bulle, on se frôle, on se bouscule, mais on ne se parle pas.

Arrivé à Chatelet, je passe devant un groupe que je n'ai jamais encore vu, bien que j'emprunte cette station chaque jour. Ils sont deux : un mec de petite taille, probablement atteint de nanisme, un cigarillo à la bouche et un chapeau melon sur un crâne rasé, agitant un maracas ; l'autre est un black aux traits fins flottant dans une chemise de lin et jouant d'une guitare entièrement chromée, comme sur le célèbre album de Dire Straits. Je continue mon chemin d'un pas pressé.

- *You feel like heaven to touch, I want to hold you so much...*

Je m'arrête brusquement, comme tétanisé.

- Cette chanson...

Le chanteur continue sur sa lancée d'une belle voix grave, puis m'adresse un clin d'œil. Je cligne des yeux, me passe la main sur le visage. Pourquoi est-ce que j'ai cette impression de déjà-vu ? Pourquoi est-ce que mon estomac se noue à ce point ?

Je perçois une sirène au bout du couloir, puis l'accélération de la rame. Je viens de rater le dernier métro. Je reste à les regarder ranger leurs instruments pendant de longues minutes.

- Hey, M'sieur, faut pas rester la hein, ça va fermer, me dis le jeune chanteur.
- Hein ? Ah, euh oui...

Je les suis, un peu penaud, vers la sortie. Une fois dans la rue, je jette un coup d'œil à ma montre : deux heures et quart. Je peux tenter de rentrer à pied, un taxi me coûterait les yeux de la tête.

- Vous allez quelque part M'sieur ?
- Je rentre chez moi. Enfin je vais essayer, c'est encore un peu loin, surtout à pied.
- On peut faire un bout de chemin ensemble si vous voulez.
- Pourquoi pas ?

Nous voilà donc partis dans les rues tracées par ce bon baron Haussmann. Sur le chemin j'apprends que le chanteur se nomme Théophraste, mais il préfère Théo et le nain, George. George est muet. Ils se sont rencontrés sur les quais de la Seine, chacun dans leur galère respective. Ils ont sympathisé, puis se sont mis à jouer ensemble sur les bords de Seine ou dans le métro. En fait, ils ont depuis réussi à s'extraire de la misère et à vivre plus ou moins décemment de leur musique dans des clubs de jazz. Ils reviennent juste de temps en temps dans le métro, « pour l'atmosphère », me confie-t-il avec un sourire éclatant.

Je leur raconte brièvement ma soirée, je passe sur les détails, surtout concernant Marie. Mon métier semble vivement intéresser George. Ses yeux s'allument, et il s'agite beaucoup. Théo m'explique :

- Il voudrait que vous veniez nous dessiner ce soir dans le club ou nous nous rendons. Il voudrait que vous capturiez l'ambiance.

L'idée est séduisante, cela fait une éternité que je n'ai pas dessiné en dehors de mes cours. J'accepte donc.



Nous nous rendons donc au Blue Velvet, un endroit enfumé, niché dans une cave de Montmartre. Je descends l'escalier de pierre, précédé par les deux musiciens ; la chaleur m'enveloppe, suivi du tourbillon d'une trompette claire, jouant l'immense So What de Miles. George se tourne vers moi, visiblement ravi par mon air étonné.

Nous prenons une table sous une arcade de pierres, face à la scène, où un quartet de jazz interprète quelques uns des plus grands standards. J'extrais alors un carnet de ma sacoche, quelques crayons et commence à esquisser un portrait du percussionniste. Une serveuse s'approche de notre table avec un verre de lait et un bourbon sans glace. Mes deux amis sont effectivement des habitués.

- Qu'est-ce qu'tu prends dis ?
- Un white russian et un grand café.

Une demi-heure plus tard, le quartet cède la place à mes deux nouveaux compagnons. Pendant près de deux heures, ils jouent sans discontinuer, alternant classiques de jazz, de blues, de soul avec des reprises de morceaux pop réarrangés dans des tonalités blues. George est aux percussions, juché sur un tabouret de bar, au milieu d'une forêt de congas, tambours et cuivres tandis que Théo alterne entre trois guitares, laissant sa voix guider la musique.

Ils sont finalement rejoints par le quartet pour un Summertime sublime. Dans l'intervalle j'ai rempli presque un carnet entier de croquis, de portraits, d'ambiances. Les musiciens me rejoignent, George dévore mes dessins des yeux, il a l'air ravi. Ses mains virevoltent et Théo me traduit :

- Il dit que tu as beaucoup de talent. Mais un truc l'intrigue.
- Ah ?
- Il se demande pourquoi tu as dessiné des personnes qui ne sont pas là.
- Pardon ?

George tourne quelques pages, puis m'indique une femme assise à une table que j'ai dessinée seule à une table sur un croquis représentant la vue de la salle que j'ai depuis ma place. Elle porte une robe de soirée et visiblement semble m'observer, enfin elle devait sans doute m'observer quand je l'ai dessinée. Je relève les yeux, il y a bien cette table mais personne ne s'y trouve.

- C'est sûr qu'une fille comme ça, on l'aurait remarquée, glisse le saxophoniste avec un clin d'œil. Et c'est quoi ce lapin la ?

En effet, j'ai également dessiné un lièvre juste sous un tabouret de bar. En me replongeant fébrilement dans mon carnet, je m'aperçois que j'ai parfois modifié certains éléments du club, sur un croquis une des lucarnes est brisée, sur un autre je retrouve cette jeune femme, élégante, fine, toujours en train de m'observer, un verre à la main. En fait, c'est Elle qui revient le plus souvent dans les « anomalies » que j'aie inconsciemment introduites dans ma représentation du Blue Velvet.

La tête me tourne au fur et à mesure des pages qui défilent. Les musiciens me regardent avec inquiétude, je sens leurs yeux fixés sur moi. J'attrape mon verre, le fini d'un trait. Je tente de me lever de mon fauteuil, trop rapidement. Je tombe. Blackout.



Quand je reviens à moi une forte odeur de javel et de médicaments me prend à la gorge, j'ai un haut le cœur et à peine le réflexe de me tourner pour vomir sur un carrelage plus si immaculé.

- Cindy ! Le numéro trois vient de se réveiller ! Amène une bassine.

J'ai froid, je constate que je suis vêtu uniquement d'une blouse d'hôpital, le drap est repoussé contre mes pieds. Je me redresse et je peux alors constater que je suis dans une salle des Urgences, au milieu d'une fourmilière grouillante de malades, d'infirmières et de médecins. On vient me voir, on m'ausculte, on me réprimande sur les effets de l'alcool. Je signe un formulaire et je suis sorti. J'ai toujours mon sac. Une fois sur le trottoir, je m'empresse de le fouiller pour retrouver mon carnet de croquis. Il est toujours là.

Sur la dernière page est inscrit maladroitement un numéro de téléphone et les noms de Théo et George.

Je rentre chez moi en métro. J'ai des sueurs froides et un mal de crâne conséquent.

Le lendemain, j'entreprends de détailler chacun des feuillets de mon carnet. Je suis plongé au milieu de mon salon dans un merdier de pages de croquis quand mon téléphone sonne.

Émilie. Elle voudrait me voir. Je prétexte une grippe, et lui donne rendez-vous deux jours plus tard.

Je retourne à mes croquis et contemple le visage de l'inconnue une fois de plus. Qui est-Elle ?



Mardi. Je suis obsédé par cette femme. Je ne suis pas allé donner mes cours, je ne suis pas sorti de chez moi. J'ai recouvert les murs de mon atelier de portraits d'Elle mais je n'arrive plus à capter ce regard, cette impression de vague à l'âme que diffusent ses yeux sur mes croquis du Blue Velvet. Il s'est indéniablement passé quelque chose, mais quoi ?

Je suis endormi dans un fauteuil, totalement débraillé quand la sonnerie de mon interphone sonne. Et insiste lourdement. Je finis par décrocher.

- Et bien ! On était sensé se retrouver à vingt heures ! Qu'est-ce que tu fous ?
- Hmm. Je descends de suite.

Mon regard se pose sur l'horloge du salon : vingt et une heure trente. Je n'ai délibérément pas fait monter Émilie, je ne veux pas qu'elle voit les croquis, qu'elle pose des questions. Surtout pas. J'enfile un T-shirt et des chaussures et je descends.

Une fois en bas, je lui explique que la grippe m'a beaucoup fatigué et que je m'étais endormi sur le canapé. Elle semble s'en contenter. Nous rejoignons finalement un pub de Belleville où nous attendent quelques connaissances. Je me fais copieusement chier et j'imagine que cela finit par se voir car Émilie commence sérieusement à tirer la gueule. Sur le chemin du retour, elle me demande carrément :

- Tu vois quelqu'un d'autre, c'est ça ?
- Je te demande pardon ?
- Non mais tu as vu l'air que tu as ce soir ? Tu es complètement ailleurs. Tu n'as pas décroché un mot de la soirée !
- Et alors ? Je dois absolument avoir l'air heureux en permanence, et surtout, le faire savoir à tout le monde, tout le temps ? C'est ça que tu voudrais ? Pouvoir montrer à quel point tu t'es trouvé un mec parfait ?
- Ne te fatigue pas. Salut.

Elle fait demi-tour. Je ne fais aucun geste pour la retenir, je n'en ai aucune envie.

Une fois rentré dans mon duplex, je cherche frénétiquement le numéro de Théo & George. J'appelle. Aucune réponse. Je laisse un message et décide de retourner au Blue Velvet.



Ce soir le quartet de jazz est accompagné d'une chanteuse, une voluptueuse métisse, avec une voix magnifique, dont les dreadlocks descendent jusqu'aux hanches. Alors que je m'installe à la même table que le soir précédent, elle entame une reprise de Portishead :

- *And it's only You who can tear me apart...*

L'original est déjà particulièrement magnifique mais le contexte et la voix de la chanteuse font résonner particulièrement les paroles dans mon esprit ce soir. Je commence à dessiner, une fois de plus, en sirotant un white russian. Au bout d'une petite heure, je suis rejoint par Théo et George qui ont eu mon message.

- Content de voir que tu vas mieux ! George aussi est rassuré.
- Merci les gars. Vous jouez ce soir ?
- Non, non. Nous avons déjà joué dans un club dans le Marais ce soir. Mais peut-être qu'on ira accompagner Nina et les autres sur un ou deux morceaux, qui sait ?

Je continue de dessiner toute la soirée, George suivant avec fascination les mouvements de mes mains. Puis Théo et lui rejoignent la scène pour jouer en compagnie des autres musiciens. Ensemble, ils entament le standard de Screaming Jay Hawkins :

- *I put a spell on you...*

Après quelques mesures, je relève la tête et je la vois. Enfin. Elle est assise sur un tabouret de bar, et son regard est braqué sur moi. Quand est-Elle entrée ?

Je reste hébété durant toute la chanson, incapable de bouger. Les dernières notes retentissent, et je la vois qui attrape son sac et se dirige vers les escaliers menant à la rue. Je rassemble avec maladresse mon carnet et mes crayons, et me précipite vers la sortie.

Dehors, un épais brouillard réduit mon champ de vision, l'air est humide. Je la cherche du regard, droite, gauche. Personne. Je m'apprête à courir dans une direction quand une voix m'interpelle. C'est Théo.

- C'est Elle ! , dis-je.
- Qui ça, elle ?
- Elle. La femme de l'autre soir, Elle était là ! Elle vient de sortir, je dois la rattraper à tout prix, je dois connaître son nom !
- Tu es sur ? Je n'ai vu personne, tu sais.
- Mais si, Elle était là. Juste là...

Je m'assois sur le trottoir, désespéré. George est remonté lui aussi. Il me tend une cigarette. Je l'accepte et j'aspire les bouffées de nicotine à plein poumons. Ils finissent par me raccompagner chez moi.

Je m'endors une fois de plus sous son regard

?

Je suis encore en train de tomber. C'est sans fin, j'ai pénétré dans un puits de ténèbres et je tombe continuellement...

Le contact avec le plancher est brutal et me tire du sommeil. Je suis en sueur. Je me rends dans le salon et je constate que le soleil est en train de se lever sur les toits de Paris. Je m'installe dans mon fauteuil avec une tasse de café et une cigarette. Il y a encore tous ces croquis éparpillés sur le sol.

Peut-être que je devrais me changer les idées. Ca va finir par me bouffer complètement. Je commence à rassembler tous les croquis et je sors le carnet de la soirée de la veille. Alors que sélectionne les feuillets pour les archiver, le dernier m'interpelle.

Je ne me rappelle pas avoir dessiné cette esquisse. C'est encore Elle, assise au bar. Mais le détail qui me frappe ce sont ses mains, de longues mains fines qui tiennent un étui d'allumettes. Siglé d'un trèfle.



Trois jours. Il m'a fallu trois jours pour retrouver d'où provenait cet étui d'allumettes. Et maintenant que je suis devant le Clover, sous une pluie battante, je ne sais pas si je dois entrer. Plus précisément, je ne sais pas si j'ai envie de rompre ce fantasme. Finalement n'est-ce pas mieux ainsi ? Dois-je vraiment briser le charme ?

La porte s'ouvre brusquement sur une serveuse brune aux cheveux courts, portant un tablier aux couleurs de l'établissement :

- Bon vous rentrez ou vous restez planté la ? Vous allez attraper la crève à rester sous la pluie !

Je secoue la tête, sorti brusquement de mes réflexions. Je relève la tête, et j'entre finalement, sous le regard effaré de la serveuse.

Il s'agit d'un pub typiquement irlandais, non loin de Ménilmontant, un grand bar longe toute la pièce, et de nombreux box en bois abritent quelques clients. Quelques billards et un jeu de fléchettes se trouvent au fond du bar. Il règne ici une ambiance tamisée, les enceintes retransmettent un morceau du dernier Queens of the Stone Age, comme une lancinante mélodie :

- *I wanna make it, I wanna make it wit chu... Anytime, anywhere...*

Je m'assoie au bar, j'approche un cendrier. Je n'ai plus de briquet. Je demande du feu en même temps que je commande une stout. La serveuse me tend des allumettes. Je reste longuement à regarder l'étui, à le retourner dans mes doigts. C'est bien celui-ci. Je me retourne face à la salle, verre en main. Je reste ainsi pendant de longues minutes, à scruter le pub à sa recherche. Je ne la vois pas. Bien sur, qu'est-ce que j'attendais au juste ? Une apparition ?

Je me retourne vers le bar et hèle la serveuse. Je sors plusieurs croquis de mon sac et lui montre :

- Vous avez déjà vu cette femme ici ?
- Je ne crois pas non, mais vous savez on voit passer beaucoup de monde ici. En tout cas ce n'est pas une habituée... Vous allez bien monsieur ?

Non, je ne vais pas bien. J'ai passé une semaine à courir après une hallucination. Je dois vraiment être timbré. Je finis ma bière d'une traite, laisse un billet sur le comptoir et me dirige vers les tables de billard.



J'en suis à ma troisième partie et à mon quatrième whisky quand je sens une présence derrière moi. Une main frôle mes épaules. Un murmure :

- Vous voilà enfin...

Je me retourne, lentement. Elle est là, dans une robe rouge, un léger sourire aux lèvres, et ce regard toujours aussi troublant.

Je finis par rompre le silence.

- Vous- vous m'attendiez ?
- Cela fait quelques temps que j'attends que quelqu'un me remarque.
- Qu'on vous remarque ? Comment pourrait-il en être autrement ? Je veux dire, vous êtes tellement... Si...
- Vous êtes le premier, répond-elle sans se départir de son air mystérieux.

Comment peut-on ne pas la remarquer ? Suis-je réellement le seul à la voir ? Quel est son nom ? Tant de questions qui se bousculent dans mon esprit et toutes meurent dans ma gorge.

Je m'approche d'elle, doucement, par peur de la voir disparaître. J'approche ma main de son visage avec lenteur. Elle semble s'en amuser.

- Maintenant que je suis là, je ne vais pas m'en aller vous savez...
- Vraiment ? J'ai longtemps cru que vous me fuyez.
- Autres lieux, autres moments. Seul le présent importe.
- Et que voulez-vous, maintenant ?

Je suis maintenant tout près d'elle, presque visage contre visage.

- Danser. Venez.

Elle prend ma main dans la sienne. Elle est tellement douce, mais si froide. Elle m'entraîne vers une porte capitonnée que je n'avais pas remarquée, au fond du bar.

Une fois le seuil passé, nous nous retrouvons dans une grande salle de bal. La porte a disparu.

- Mais que...

Elle pose un doigt sur mes lèvres et m'entraîne au milieu des danseurs. Je ne peux détacher mon regard d'elle.